

1970 : Steinbeck, Dinguirard et moi

Mon devoir de français

Entre crochets les corrections du professeur.

Il était une fois deux américains. L'un s'appelait John Steinbeck et était romancier, l'autre s'appelait John Steinbeck et s'engagea dans le journalisme. Aujourd'hui, en 1970, il ne reste plus que le premier des deux.

Il est celui qui a écrit « *En un combat douteux* », « *des Souris et des Hommes* » mais surtout « *Les Raisins de la colère* » qui lui valut le Prix Pulitzer. C'est ce livre que je vais résumer et dont je vais commenter les principales idées.

Mais avant [auparavant] voyons plus précisément qui est John Steinbeck.

Après des études secondaires incomplètes, il exerça les métiers les plus variés : ouvrier agricole, cueilleur de fruits, manœuvre, marin, peintre en bâtiment, menuisier puis il devient reporter.

En 1962 il a le Prix Nobel de Littérature. Le mérite-t-il ? « Franchement non » répond le lauréat.

Il faut ajouter à cette vie « billets au jour le jour ». C'est-à-dire des billets que, du Vietnam, John Steinbeck envoyait en tant que reporter à un journal où il glorifiait la chasse à des pauvres paysans vietnamiens [phrase que le correcteur a souligné].

On a vu les deux côtés de l'auteur, voyons maintenant le livre qui fait justement penser à cette vie.

Les Raisins de la colère, [livre] écrit en 1939 ont pour cadre les Etats-Unis et principalement une région qui fait du bruit [maladroit] aujourd'hui, la Californie. Les personnages sont des paysans, la famille Joad. Ils vivent dans l'Oklahoma mais leur ferme n'est plus rentable et ils immigrèrent en Californie. L'auteur va nous décrire le voyage atroce à travers le Colorado et l'Arizona qu'effectuèrent ces paysans pour gagner les terres de leurs rêves : la vallée de Saint Joaquin et la ville des laitues : Salinas.

Cette région ne leur apportera que déceptions car là aussi le travail est rare et irrégulier. Ces gens sont ignorant[s], ont faim, et vivent un affreux cauchemar. On se demande même comment et pourquoi ils arrivent à le vivre.

Ce très court résumé ne concerne pas la partie la plus importante du livre. En effet ces personnages ne sont que des preuves aux idées que l'auteur présente. Ces idées posent des problèmes fondamentaux tous les deux chapitres, car en effet Steinbeck consacre un chapitre à une question fondamentale et se justifie en montrant, en décrivant ses personnages concrets et précis dans le chapitre suivant.

Nous allons donc voir quelles sont ces idées. D'abord en présentant l'un des fils de Joad, Tom, il évoque le problème du régime des prisons. Ce fils a tué pour se défendre et involontairement ; quand il sort de prison il fait le même geste. Alors à quoi lui a servi la prison ? On parle de supprimer la peine de mort, il faudrait aussi revoir le régime des prisons.

Après ce problème on trouve une tentative de définition de la banque : «La banque c'est plus que des hommes. C'est les hommes qui l'ont créée mais ils sont incapables de la diriger». «La banque c'est un monstre» car ces paysans qui sont nés, qui ont travaillé sur leur terre ne comprennent pas que la banque qui respirent les bénéfices, mangent [raison de ce pluriel ?] l'intérêt de l'argent, les chassent de leur terre. Ils essaient d'expliquer qu'ils sont heureux comme ils sont, qu'ils ne veulent pas partir, mais les métayers doivent payer et ne le peuvent, la banque ne peut l'admettre.

Voilà comment le capitalisme et son principe sont inhumains pour ces hommes.

Du capitalisme on passe nécessairement au communisme. Existe-t-il ? Oui et c'est un pasteur Casy qui entraîne Tom à devenir un «rouge». Mais en fait le livre reste beaucoup plus sur la critique du capitalisme que sur un moyen pour le combattre.

Cette critique se poursuit par la dénonciation de la surproduction.

«C'est une abomination qui dépasse toutes les autres». «Des chargements d'oranges jetés n'importe où». «Les gens viennent de loin pour en prendre mais cela ne se peut pas... des hommes aspergent de pétrole les tas d'oranges... »

On remplace les oranges par les pêches, les pommes ou les melons, on ajoute 30 ans, on change de continent et on se retrouve en France en 1970.

Steinbeck était-il en avance ou est-ce le capitalisme qui n'avance plus, qui ne résout plus ses problèmes de surproduction de café au Brésil, de pommes en France... ?

S'il n'y avait que ce problème mais la pauvreté contre qui a essayé de se battre Steinbeck reste aujourd'hui comme en 1939 un problème important.

En 1970 aux Etats-Unis 153 multimilliardaires et dix millions de gens si pauvres qu'ils ne peuvent manger à leur faim. Deux chiffres sur lesquels il suffit de méditer.

Revoyons un peu les faveurs que fait le capitalisme à la famille Joad : il les chasse de leurs fermes, et les rend très pauvres et malheureux, il nourrit un fils pour rien dans une prison qui ne sert à rien, il leur montre des oranges couvertes de pétrole.

Leurs malheurs s'arrêtent-ils là ? Ce serait faire preuve d'un bien bel optimisme.

En effet nous ne pouvons pas oublier la police qui déjà en 1939 nourrissait de coups de matraques ceux qui n'avaient pas trouvé d'oranges sans pétrole et qui le faisaient savoir.

Steinbeck est vraiment méchant. Oubliait-il que grâce au capitalisme la famille Joad a pu avoir une voiture ? Non et il précise que cette voiture a ruiné tout le monde et que de plus elle a permis d'aller là où il y avait le malheur.

Arrêtons les critiques au sujet d'un monde que nous connaissons si bien. Voyons un peu avec Steinbeck l'avenir.

« Craignez le temps où l'humanité refusera de souffrir, de mourir pour une idée car cette seule qualité est le fondement de l'homme même et cette qualité seule est l'homme distinct de tout l'univers. »

L'avenir de Steinbeck serait-il celui d'un homme apprécié aujourd'hui par les milieux de la «haute contestation» Hubert Marcuse ?

Marcuse craint que les hommes, à cause du monde tant critiqué précédemment perdent leur sentiment de révolte et deviennent des machines à produire et à consommer ? Donc dans ce cas ces deux hommes ont les mêmes craintes.

Mais plus loin Steinbeck en expliquant que «l'homme va de l'avant» nous précise : «si le désir d'aller de l'avant n'existait pas les bombes ne tomberaient pas, car chaque bombe est la preuve que l'esprit n'est pas mort.» Donc il faut que les hommes meurent pour une idée et là est la justification des guerres ? Vietnamiens et Américains meurent pour leurs idées et cette guerre montre bien que l'esprit n'est pas mort. A la fin du 20^{ème} siècle je pense que la vie de l'esprit peut se manifester d'une autre façon que par les carnages actuels car le plus souvent les hommes qui vont à la guerre ne font qu'obéir à un ordre. L'avenir ne peut donc être dans les guerres mais dans la découverte d'une entraide entre les hommes qui leur serait bien plus bénéfique. Les guerres étaient normales pour les gens ignorants des temps passés, elle reste juste [mettre le pluriel] pour ceux qui font une guerre de classes mais elles reflètent non pas la vie de l'esprit mais ses difficultés à s'adapter au monde qui naît, dans les autres cas.

Aujourd'hui les guerres sont faites par certains pour s'enrichir. En effet si la paix revient au Vietnam que fera-t-on du polystyrène ? Il suffit de penser que cette matière plastique entre pour moitié dans le napalm, grâce à quoi, depuis des années, les usines de polystyrène tournent à 100% de leur capacité. Que deviendront les fabricants de napalm américain si par malheur pour leurs coffres-forts, la paix venait pour de bon au Vietnam et partout ailleurs ?

Bien sûr l'esprit vit puisqu'il sait changer le polystyrène en napalm mais il me semble qu'il serait porté à un niveau plus élevé de vie s'il changeait le polystyrène pour le bonheur des hommes.

Les idées de Steinbeck, son thème, restent 35 ans après, encore actuels. En effet dans cette même Californie il y a peu de temps un dénommé Chavez essaya de sortir de la misère les Mexicains qui ramassent les raisins de ce pays. On constate entre les luttes de ces Mexicains et le livre de Steinbeck de nombreuses analogies. Réapparaît le vieil épouvantail de l'anticommunisme, la forte répression face aux grèves, de ces hommes miséreux.

Une seule différence, les patrons de vignobles de 1970 sont les anciens émigrants qui à force de voler leurs camarades ont réussi et peuvent aujourd'hui exploiter les Mexicains sous-développés.

L'histoire est-elle un éternel recommencement ? Non bien sûr car on se trouve à un niveau plus élevé. C'est comme quand on sème les pépins d'une pomme : on obtient non seulement une autre pomme mais des tas de caisses en plus.

Jean-Paul Damaggio